

# La Dépêche

SPPCEM (FNEEQ/CSN)

Volume 36, hors-série 1

6 novembre 2023

## VOLER LE SHOW

**L**e récit médiatique est si bien huilé : au centre, le premier ministre, c'est l'homme de la situation. Sur le chemin du gouvernement, des syndicats présentés comme récalcitrants : « si moi je bouge et qu'eux ne bougent pas, on en a pour plusieurs mois » ; un arc narratif avec rebondissements : « ce qu'on entend, c'est qu'il va y avoir une grosse grève le 31 octobre » ; une forte dose de pathos, culpabilisante à souhait : « l'offre du gouvernement respecte la capacité de payer des Québécois ». Finalement l'histoire est propulsée par une quête noble pour le bien de tous et un contre-la-montre palpitant, « plus que jamais résolue à régler d'ici la fin de l'année, je procéderai à un 4<sup>e</sup> dépôt gouvernemental le 29 octobre prochain ».

Nous sommes le 29 octobre et nous avons droit à une nouvelle offre risible, accompagnée d'une démonstration renouvelée de la condescendance et du mépris total du gouvernement envers celles et ceux qui tiennent le réseau public à bout de bras.

Il m'arrive souvent ces jours-ci de penser à un essai coécrit

par Edward S. Herman et Noam Chomsky, *La Fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, tant ce à quoi on assiste ressemble moins à une négociation qu'à un exercice de marketing pour mousser la popularité de la CAQ. Rien n'avance aux tables, mais la propagande, elle, monotone et perfide, se répand. Elle foisonne à mesure que la colère des centaines de milliers de travailleuses et des travailleurs du Front commun ainsi que celle de dizaines de milliers d'autres membres d'organisations de l'éducation et de la santé, croît et gronde. Le gouvernement tente tant bien que mal de s'approprier le récit de notre lutte en se présentant comme le héros de l'histoire tout en rejetant bien évidemment la faute et le blâme sur les syndicats qu'il peint en croque-mitaines cherchant à saigner le contribuable, à appauvrir la nation.

Il est donc maintenant temps de changer de ton, d'écrire notre épisode, de raconter notre histoire. Reprenons les rênes du récit, volons le show !

- Phyllis Katrapani

# LE TEMPS CRISSÉ, LA GRÈVE - EN ATTENDANT POÉSIE DE CIRCONSTANCE 1

Pour en finir avec nos fatigues de vocation  
Offrez-nous donc du temps  
Du crisse de temps  
Pour remplacer celui qu'on perd avec votre paperasse  
Vos réunions de bilans et vos demandes de reddition  
Vos politiques d'essoufflement  
Offrez-nous donc du temps pour rattraper nos temps  
d'abattement  
Ceux qu'on perd à ne jamais rien gagner d'autre  
Que l'usure de nos illusions  
Et nos fins de semaine en préparation  
Offrez-nous donc le temps qui manque  
Dans nos classes d'empilements étudiants  
Où le temps crisse le camp  
Et nous manque tout le temps  
Plutôt que de nous regarder nous épivarder de vos beaux  
bureaux  
Offrez-nous donc autre chose que l'appauvrissement organisé  
avec  
Le temps long de nos corrections  
Sur nos salaires de rabaissement  
Offrez-nous plutôt des temps de power play  
Des temps morts qui passent moins vite  
Des temps de qualité rare et de conciliation  
Des temps de permanence pour tous  
Après 5 ans  
Autre chose que les miettes de vos temps crissés  
Vos réunions de bilans  
Vos politiques à débordement  
Et toujours  
Toujours plus de temps d'écran  
Redonnez-nous donc le temps de prendre du temps  
Pour se repenser et avancer autrement  
Dans nos fiertés retrouvées  
Dans la pleine lumière de notre métier  
Plutôt que d'attendre dans vos beaux bureaux  
Les bras croisés  
La très évitable venue de nos fatigues de vocation.

- Mathieu S. Blais

Ce numéro a été réalisé sous la responsabilité des membres du Comité de rédaction du journal : Sébastien Bage, Julie Côté, Nicolas Cotton, Phyllis Katrapani et Vicky Pelletier. La mise en pages est de Sylvie Dubé. Les articles publiés ne représentent l'opinion que de leurs auteurs, y compris ceux signés par les membres du Comité de rédaction, à moins d'avis contraire.

# EN DEHORS DES MURS BRUNS MAINMISE SUR LE BAS DE LAINE

24 octobre 2023. Il fait froid. C'est aujourd'hui que commence pour moi cette grève. Je sors du collège par la grande porte. Seul. Rendez-vous sur la Saint-Antoine, j'y rejoins deux collègues pour une action dans un lieu inconnu. Je connais la chanson pour l'avoir déjà quelques fois fredonnée : on sait quand on va entrer, on ne sait pas quand on va sortir. Avant de partir ce matin-là, j'avais lancé à la blague : « Va falloir que tu ailles chercher les enfants, je vais sûrement finir les mains dans le dos ».

Au métro Longueuil, je croise plusieurs groupes et je sais ce qu'ils fomentent. J'ai l'œil. Sourire et connivence (la discrétion et l'effet de surprise sont de mise). Rue Saint-Antoine, j'arrive trop tôt, une bonne raison pour tourner autour de Riopelle. 10h, on se déplace vers le Palais des congrès où plusieurs « guides » nous attendent avec leurs pancartes « Tour de ville ». Habile stratagème. L'ambiance est à la fête. On parle du temps jadis, on attend, fébriles. Ça y est, on s'élançe : direction la Caisse de dépôt. Sous l'atrium, plusieurs centaines de personnes - on parle même d'un millier - occupent « notre bas de laine », festives et confiantes. Il y a des sourires et de la bonne humeur, et ce, même chez les occu-

pés qui se prennent en *selfie* à tous les étages de l'édifice Jacques-Parizeau. *We Will Rock You*. Il y a du soleil, des toilettes et des fontaines. Il y a des discours et des chansons, il y a même des ballons. On tape des mains, elles se réchauffent. On chante à l'unisson : « Qui sème la misère, récolte la colère / Qui sème la souffrance, récolte la résistance ». Bruit, photos, klaxon, bruit, photos, klaxon. On finit par sortir, peut-être un peu vite, à la première occasion. Dehors, un goûter nous attend, que l'on prend au pied de Riopelle. Cette boucle est bouclée.

On quitte les lieux repus et les mains dans les poches, satisfaits de ce premier coup, mais je suis tout de même un peu inquiet pour la suite. Cette action symbolique n'a eu presque aucun retentissement médiatique, et je ne suis pas certain de ce que nous avons vraiment perturbé. Bientôt, il fera plus froid et nous devrons sortir du collège, ensemble, pour de bon. Il faudra crier plus fort (d'une seule voix) et se mettre les mains dans le cambouis.

- Nicholas Cotton

## TOUTES DANS LE MÊME BATEAU LUTTE FÉMINISTE I

**N**os étudiantes et étudiants viennent de voter une grève le 10 novembre pour appuyer les revendications liées à la rémunération des stages étudiants. Dans le même souffle, l'assemblée générale a appuyé nos revendications, car nous aussi, au Front commun, nous travaillons pour l'amélioration des conditions de travail dans ces mêmes milieux de stage. Je vous laisse deviner quels sont généralement les stages non rémunérés : ceux liés à des métiers à prédominance féminine. Tiens donc !

## NOVEMBRE DEHORS

**L**a grève, c'est terrible. La grève, c'est le dénouement d'une fatigue et la promesse de souffrances petites et grandes, de pertes et d'inconforts. Mais c'est aussi, la grève, beaucoup de beauté. C'est une fin quand les moyens sont épuisés, l'incarnation d'une lutte, la transgression de toutes ces menaçantes limites que nous inculquent les pédagogues du capital, limites qu'on a trop souvent pris l'habitude de révéler si docilement. La grève, c'est également ce qui nous dépasse et nous façonne ; beaucoup d'individualités qui tout à coup s'effacent pour mieux mettre en commun, pour imposer un *nous* là où nos maîtres, noueurs de cordons de bourses, gestionnaires de nos courts profits et lourdes dettes, es-

On les forme, au cégep, ces futures infirmières, éducatrices, hygiénistes dentaires. On aimerait pouvoir leur dire que leur métier est aussi important que les métiers d'ingénieur, d'informaticien, etc. On aimerait leur dire que le gouvernement a compris toute l'importance de bien prendre soin de celles (et de ceux) qui prennent soin - et qui forment les deux-tiers du Front commun -, parce que prendre soin, c'est un travail essentiel.

- Marie Wright

pèrent du singulier ; des légions de *je* qui cessent brusquement de jouer le jeu des chambres de commerce pour, se serrant résolument les coudes, partager le sens du combat, de la défaite ou, peut-être même, de la victoire.

Touchée par la force de l'essor et la grandeur du mouvement, *La Dépêche*, elle aussi, se met en grève. Elle redouble d'ardeur et sort avec ses membres, elle prend la rue pour grimper chaque semaine les barricades et aller soutenir, documenter et voir de plus près ce si beau chaos, pour côtoyer tous ces corps et ces espoirs qui sortent enfin prendre l'air et occuper ensemble le monde.

- Nicolas Chalifour